9 Mars, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La *Revue Canadienne* publie un *Album littéraire et musical*, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

vol. III. Nos 115

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(*Payable d'avance.*

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... 6f.
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, . . . 3f.
Aux deux publications réunies, ... 8f 10.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion. . . . . 2s. 6d.
Dix lignes et au-dessous, première insertion. . . . . 3s6d.
Au-dessus par ligne. 4d
Toute insertion subsequente, le quart du Prix.
(Affranchir les lettres.)

MAISONS &c. A LOUER.

MAISONS ET MAGASINS
A Louer,

UNE Maison, avantageusement située pour le commerce, au coin des Rues DORCHESTER et DURHAM, avec un Hangard et Cour spacieuse.
S'adresser à
LOUIS PLAMONDON.
12 fev. No. 177 Rue St. Paul.

A LOUER.

LE Magasin voisin du coin des Rues St. Paul et St. Gabriel Ce Magasin convient surtout à un cordonnier ayant toujours été occupé comme boutique de cordonnier depuis longtemps.
S'adresser à
LOUIS PLAMONDON.
1s fev. 1847. No. 177, Rue St. Paul.

Maison et Magasin
A LOUER.

Le Magasin voisin du soussigné avec comptoir, Tablettes et Tuyaux au Gaz.
—AUSSI—
La MAISON faisant front sur la rue St. Jean en arrière du Magasin ci-dessus, avec une bonne cave et les Tuyaux pour l'eau. Le bas est convenable pour une office ou Magasin.
Conditions faciles.
S'adresser à
JOHN JORDAN.
12 fév. 172, Rue Notre-Dame.

A LOUER.

UNE MAISON et VOUTE avec ses dépendances située dans la rue Notre-Dame, voisine de la Propriété de François Perrin Ecr.
Pour les conditions, s'adresser à
LOUIS RAYMOND PLESSIS,
Grand rue du Faubourg St. Laurent, No. 162
12 fév.

A LOUER.

UNE MAISON et Dépendances à Deux et Trois étages, située dans la rue St. Charles, voisine de la propriété occupée par M. Mack.
Pour les conditions, s'adresser à
L. RAYMOND PLESSIS,
Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 162.
12 fév.

MAISON A LOUER.

DEUX maisons sur la Rue Graig (coin de la Rue Côté avec glacière, écurie, etc.
—AUSSI—
Deux jolies maisons situées Rue St. Joseph (Faubourg St. Joseph) pour une petite famille avec un jardin à chaque glacière écurie &c.
S'adresser à
LOUIS DELAGRAVE.
Rue des Commissaires
à C. A. BRAULT N. P.
5 fév. 1847.

PLACE SAINT-ANTOINE.
A LOUER,

LA MAISON et ses dépendances le No. 4 de cette place, possession au PREMIER MAI prochain.
—AUSSI,—
La MAISON faisant front sur la rue St. Jean en arrière du Magasin ci-dessus, avec une bonne cave et les Tuyaux pour l'eau. Le bas est convenable pour une office ou Magasin.
Conditions faciles.
S'adresser à
JOHN JORDAN.
12 fév. 172, Rue Notre-Dame.

A LOUER,

TROIS LOGEMENTS et un MAGASIN en brique à l'encoignure du Quarré Papineau, avec Cave, Cour, Ecurie, Remise, &c., dans le meilleur ordre possible.
QUATRE LOGEMENTS Rue Visitation, avec Ecurie, &c.
—ET—
DEUX LOGEMENTS Rue Barré, Faubourg Sain Joseph, avec une spacieuse Cour, Ecurie, &c.
H. LIONNAIS,
Au coin des Rues Craig et St. Dominique.
5 février.

A LOUER

Et Possession donnée au 1er Mai prochain, QUATRE de ces supperbes MAISONS en PIERRE de TAILLE, situées à *Beaver Hall Terrace*. Ces maisons sont finies dans le meilleur et dernier goût. Elles offrent tout le comfort possible ; on y trouve des Bains, commodités, glacières, remises, écuries et l'eau de l'aqueduc, &c. Leur proximité de la ville et la beauté de la situation doit les rendre très désirable pour des familles respectables.
S'adresser à M. JOHN ATKINSON, No. 12, rue St. Paul, ou au Bureau de MM. ROBERTSON MASSON & Cie., No. 143, rue St. Paul.—2 fév.

BOULANGERIE A LOUER.

UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des rues Ste. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à.
G. REINHARDT,
Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113.
11 septembre.

A LOUER.

LA MAISON et la VOUTE à trois étages en Pierre de Taille, faisant l'encoignure des rues St. Paul et St. Joseph. Elles sont maintenant occupées par MM. Eager et Lafontaine. Possession au 1er MAI prochain. Un Bail des lieux susdits sera donné pour plusieurs années.
—AUSSI—
Une MAISON en Bois située en la rue St. Louis ayant quatre appartemens au premier étage, chambre dans les mansardes et cuisine dans la cave, avec le spacieux terrain en dépendant, borné en front par la rue St. Louis, en arrière par la rue Craig, d'un côté par l'Hon. Viger, et de l'autre côté par le propriétaire soussigné. Possession au 1er Mai prochain. S'adresser à
JOHN OSTEL,
ou à C. A. BRAULT, N. P.
19 fév.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

Une bonne fortune au bal de l'Opera.

—(*Suite.*)—

Gaston tressaillit. L'inconnue continua :

A ces mots, il se retourna. Elle était devant lui, suppliante, le front humble et baissé. Après l'avoir examinée, il fit signe à quelques jeunes gens, et dit à la jeune fille en l'entraînant quelques pas plus loin :

— Votre mère est malade ?

— Oui, monsieur, répondit-elle sans oser lever les yeux.

— Et vous êtes pauvre ? vous vous adressez à moi pour la secourir ?

— Oui, monsieur.

— Et vous avez raison : une jolie femme ne m'a jamais supplié en vain.

Elle leva la tête et ne sut pourquoi ce regard et ces paroles lui faisaient froid au cœur... Il ajouta :

— Malheureusement, je n'ai pas sur moi l'argent nécessaire... Mais voici mon adresse : c'est à quelques pas d'ici. Montez chez moi ; vous y trouverez mon valet de chambre : je vous rejoins dans l'instant...

— Assez !... cria Gaston, pâle et inquiet. Qui donc a pu vous instruire de ces détails ?...

— Ne m'interrompez pas ! dit l'inconnue avec autorité ; vous verrez encore mieux tout à l'heure si je suis bien informée. Et elle reprit :

Sur la promesse de cet homme, la jeune fille se dirigea ou plutôt se traîna vers la demeure indiquée, car il lui semblait que tout le monde riait en la montrant du doigt... Cette pensée qu'elle allait seule, par un jour blafard, par un pavé fangeux, dans une maison inconnue, chez un homme qui lui était étranger, et cela quand sa mère était à l'agonie... cette pensé était atroce et la remplissait d'épouvante et de honte...

Enfin elle monta, et le domestique la reçut après diverses questions faites d'un ton brutal. Elle s'assit, en proie à la fièvre, dans l'antichambre glacée. Au bout de quelques minutes d'une attente pleine d'angoisses, le jeune homme revint. Il parut surpris en apercevant la jeune fille, et fit de violens reproches à son domestique.

— Apprends, lui dit-il, que tes pareils seulement sont faits pour grelotter dans les antichambres. Quant à une femme, pourvu qu'elle soit jolie, elle a le droit d'entrer partout.

Et il ouvrit une porte en invitant la jeune fille à passer devant lui.

— Monsieur, dit-elle, en larmes, ma mère se meurt ; je n'ai pas besoin d'entrer : donnez-moi la somme qu'il vous plaira...

— Hé quoi ! répondit-il, vous avez peur de moi ?

Elle céda aussitôt, dans l'espoir d'en finir plus vite...

Il lui fit traverser un salon, et elle pénétra dans une petite pièce obscure. A peine le seuil fut-il franchi que la porte se referma à double tour..."

Par pitié, madame, implora Gaston, n'achevez pas !...

Mais l'inconnue, sans lui répondre, continua :

" Devant cet acte de violence, la jeune fille demeura stupéfaite, et dit en joignant les mains :

— Monsieur, pourquoi fermez-vous cette porte ?...

Il ne répondit rien et se contenta de tirer froidement quelques pièces d'or de sa poche en les faisant résonner ; puis, la regardant avec un sourire ignoble, il reprit :

— Service pour service.

Elle comprit et poussa un cri d'horreur.

— Mais vous êtes un infâme ! mais ma mère se meurt !....

— Ah bah ! répliqua le misérable en haussant les épaules ; les mendiantes ont toujours quelque chose comme ça : une mère, un enfant, un oncle, un cousin affligé de toutes sortes de maux ! Ah çà ! me croyez-vous assez fou pour ajouter foi à vos sornettes ?

— Ce n'est pas un mensonge, dit la jeune fille en sanglottant ; vous pouvez vous en assurer...

— Grand merci ! —Et puis, quand cela serait vrai, raison de plus pour tâcher de sauver la mère en ne repoussant pas mes offres ; ça sera faire preuve de piété filiale.

— Infamie ! laissez-moi sortir !....

Et elle voulut ébranler la porte ; mais ses efforts furent vains....

Alors elle employa la prière, les pleurs, les supplications pour fléchir cet homme ; elle fit appel à sa loyauté, à sa pitié ; elle passa aux menaces, aux malédictions.... tout fut inutile : l'infâme répondait à ses plaintes, par l'ironie, à ses menaces par le rire.... Enfin, folle de terreur, pensant à sa mère, qui l'appelait peut-être en ce moment dans les convulsions de l'agonie, elle prit un parti désespéré.

— Vous voulez me donner de l'or ? dit-elle éperdue ; voyons la somme....

— A la bonne heure ! fit le lâche en ricanant.

Et il lui montra quelques pièces.

— Ce n'est pas assez, reprit-elle d'un air égaré ; il faut que la honte se paie davantage....

— Oh ! oh ! quelle avidité ! — Mais, soit ; je ne lésine jamais avec mes fantaisies.

Et il se dirigea vers son secrétaire.

Aussitôt la jeune fille, prenant son élan, se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit et disparut...

Elle resta évanouie sur le pavé. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle entendit des rires et des murmures.... c'était une foule hideuse qui, n'ayant pas vu son acte de désespoir, attribuait son évanouissement à l'ivresse et se pressait autour d'elle en l'injuriant.... Elle essaya de se relever.... sans pouvoir y parvenir. Alors, les cris et les huées recommencèrent de plus belle.... Heureusement, un homme se détacha de la foule, un homme de haute taille, vêtu d'une simple blouse, au visage plein de bonté et de franchise. Il la prit dans ses bras et s'écria d'une voix retentissante :

— Au large, vauriens que vous êtes ! le premier qui me fait obstacle, je le tue sur la place !

La foule s'écarta avec frayeur, et il entraîna la jeune fille....

Celle-ci, quoique blessée gravement au genou, voulut aussitôt continuer son chemin, nonobstant les instances de son protecteur, qui déclarait la chose impossible. Mais, quand elle lui eût dit que c'était pour revoir sa mère malade, seule, privée de secours, il en comprit la nécessité, et proposa une voiture. Elle refusa en balbutiant...

— Par hasard, dit-il serait-ce à cause que... Voyons ! disons le franc mot ! il n'y a pas de honte ! vous n'avez pas d'argent ?

Elle fit signe que non.

— C'est pour ça que vous refusez ? reprit-il. Par exemple ! mais j'en ai, moi.

Et il tira avec triomphe de sa blouse une bourse en cuir contenant quelque menue monnaie.

A cette vue, la jeune fille sentit battre son cœur, et eut une inspiration soudaine.

— Monsieur... monsieur ! s'écria-t-elle en joignant les mains ; ma hardiesse est bien grande, mais vous paraissez si bon !

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, parlez sans crainte, mam'selle ?

Alors elle lui confia sa misère présente et l'horreur de sa situation.

— Et vous ne me l'avez pas dit plus tôt ? reprit cet excellent homme. Courons ! courons acheter ce qu'il faut à cette bonne mère. Si je n'ai pas assez d'argent, l'apothicaire me fera crédit sur ma bonne mine ! ou bien je lui laisserai mon cachet en gage.

La jeune fille fut tentée de s'agenouiller devant son sauveur !

Ils montèrent dans un fiacre et furent bientôt munis des médicamens précieux...

Arrivée à la porte de sa mansarde, la jeune fille s'arrêta un instant et chercha dans son esprit quelque prétexte à donner à son absence. Elle prêta l'oreille, en retenant son haleine, et n'entendit rien. Enfin, elle entra... un horrible spectacle frappa ses yeux ! la mère, la tête renversée hors du lit, se débattit contre la mort... A cette vue, un cri déchirant sortit de sa poitrine... la mourante l'entendit et reconnut sa fille... Alors, elle l'appela d'regard en ouvrant les bras, et n'eut que le tems de la presser dans une dernière étreinte...

Voilà, M. de Varjèse, l'récit préalable que j'avais à vous faire.

Or, l'homme qui retint jeune fille et qui avança l'heure de la mort de sa mère, cet homme, c'est vous. —La jeune fille, c'est moi !

Et l'inconnue arracha son masque.

— Oui ! moi, Honorin Rémond, votre victime.

Gaston resta confondu, étonné...

— Madame, dit-il en bégayant, croyez bien que je me suis repenti souvent.... bien souvent de ma faute.

— Vraiment ! répliqua Honorine avec un souverain mépris ; et avez-vous fait pour l'expier ?

— Que pouvais-je fair ? j'ignorais... votre demeure.

Ah ! c'est là la cause votre inaction ? Il ne me reste plus maintenant qu'à vous absoudre ! —Allons ! pas d'hypocrisie ! vous n'avez pas cherché à me revoir parce que j'eusse été pour vous le signe vivant de votre infamie ! Et d'ailleurs, vous ne pouviez pas être poussé par un remord qui n'est jamais né dans votre cœur. Ah ! si vraiment, ce soir eût vibré en vous, écoutant la voix de votre science, vous vous seriez dit : " Voyons ! refusé l'aumône à cette jeune fille qui m'implorait pour sa mère, et j'ai voulu en outre l'avoir ; j'ai donc été doublement infâme : car j'manqué à la fois à la loi de justice et à la loi d'amour. A la loi de justice qui ordonne à l'homme dont les deux mains sont pleines, d'ouvrir moins l'une d'elles au pauvre qui le prie ; la loi d'amour qui repousse avec horreur ce qui n'est pas attrait mutuel et libre choix. Eh bien ! je vais réparer mon crime autant qu'il est en moi. Sans doute, cette jeune fille n'est pas la seule en proie à la misère, et contre elle d'autres se trament les complots des honteuses passions... Il faut que je découvre toutes ces plaies, que je les sonde, et que mon intelligence, une partie de ma vie et de mes richesses soient consacrées à les guérir." Voilà ce que vous eussiez dit et ce que vous eussiez fait si vraiment votre cœur avait touché à votre âme. Non ! vous n'avez même pas cherché à vous dépouiller de votre monstrueux égoïsme ; non ! vous n'avez pas voulu vous arracher à votre vie oisive et sans dignité, à votre vie qui n'est qu'un long vol fait aux autres hommes et à Dieu !—Aussi, je vous l'ai dit, M. de Varjèse, le châtiment que je vous prépare sera terrible !

— Encore ? répondit Gaston troublé ; il serait temps, madame, de m'apprendre en quoi consiste ce châtiment dont vous me menacez sans cesse ?

— Vous allez être satisfait, dit sévèrement Honorine, le voici.

— M. Gaston de Varjèse, dès à présent, les chevaux, les voitures, les bals, les théâtres, les somptueux appartemens, les riches habits n'existent plus pour vous. Tout ce luxe au sein duquel vous avez toujours vécu ; toutes ces splendeurs, toutes ces jouissances, il faut y renoncer. Tout ce qui faisait votre force a disparu. M. de Varjèse, vous voilà désarmé, asservi, impuissant : vous prenez place maintenant parmi les esclaves de la faim : vous êtes pauvre !—L'héritage de votre oncle sur lequel vous comptiez...

— Eh bien ?.... cria Gaston.

— Cet héritage m'appartient. Votre oncle vient de mourir en me nommant sa légataire universelle.

— Mensonge ! dit Gaston épouvanté.

— Voici des titres qui vous feront croire, dit Honorine en lui passant quelques papiers ; une copie du testament, l'acte de décès, diverses lettres qu'il m'a écrites ; croirez-vous maintenant ?

Gaston parcourut ces papiers, et à chaque lecture, il devint plus livide...

Il les rendit à Honorine, et, pris de vertige, il s'assit pour ne pas tomber. Tout son sang avait reflué au cœur.

Il y eut un moment de silence.

— Et comment se fait-il, reprit Gaston d'un air égaré, qu'il vous ait accordé cette faveur ?

— En premier lieu, dit Honorine, parce que je l'ai entouré de soins tout filials, et qu'il m'a jugée digne de dépenser noblement une brillante fortune. En second lieu, parce que je lui ai dévoilé votre conduite infâme, et que, non content de vous déshériter, il voulait vous dénoncer à la justice.

— Vraiment ? dit Gaston, avec une fixité de regard effrayante. Et comment l'avez-vous connu ?

— Je pourrais, à la rigueur, répliqua Honorine, me dispenser de répondre à vos questions ; mais j'ai pitié de votre aveuglement.— Sachez donc que, recueillie par une parente après la mort de ma pauvre mère, j'allai en province habiter la ville où résidait votre oncle. J'entendis prononcer son nom et j'allai lui porter mes plaintes contre vous. A dater de cette époque, il s'établit entre nous des relations affectueuses, qui ne s'altérèrent jamais.

— Cela se voit de reste par le résultat ! reprit Gaston, dont l'espèce de vertige se dissipait ; savez-vous, madame, que vous avez une adresse merveilleuse à séduire les sexagénaires et à capter leur héritage ?

— Pas un mot de plus, dit Honorine en se redressant avec fierté.

Mais Gaston continua avec acharnement :

— A frustrer leur héritiers légitimes, à entourer de soins, au moins suspects, les derniers jours d'un moribond...

— Vous m'insultez, monsieur ! interrompit Honorine.

— Je vous insulte ! reprit Gaston, qui s'était levé, le visage empourpré de fièvre, parce que je vous rappelle vos exploits ? mais c'est là une campagne qui vous fait beaucoup d'honneur ! et je vous conseille d'exercer de nouveau votre talent sur quelque autre vieillard !

— Misérable !

Et Honorine agita violemment une sonnette. Un homme parut : c'était le même qui avait introduit Gaston.

—Jean ! dit-elle, vous savez quel est cet homme ? Eh bien ! il ose m'insulter...

Jean fit un mouvement pour s'élancer sur Gaston.

Honorine le retint.

— Non ! dit-elle, Seulement, comme il faut encore que je lui parle, restez auprès de moi ; et, à chaque insulte qui sortira de sa bouche, vous le frapperez.

Jean croisa ses bras formidables et son œil clair et perçant se fixa sur Gaston. Celui-ci vit son impuissance et dit avec rage :

— Ha ! cet homme est le digne champion que vous avez choisi !

— Cet homme, répondit Honorine, est celui qui m'a protégée et secourue lorsqu'il me rencontra sous vos fenêtres gisant sur le sol ; cet homme, je lui dois d'avoir pu embrasser ma mère avant son dernier soupir : aussi je l'aime et l'admire... car cet homme est généreux et bon, tandis que vous êtes égoïste corrompu ! Finissons ! monsieur de Varjèse, je vous ai annoncé votre ruine ; le châtiment n'est pas encore complet...

Gaston sourit amèrement d'un air de dépit Honorine ajouta :

— Tous les titres de vos créanciers qui défrayaient votre vie indigne, je les ai réunis entre mes mains ; il me donnent le droit de vous jeter en prison...— J'ai donc sur vous un pouvoir presque sans bornes...

Gaston la regarda avec épouvante et se demanda s'il ne faisait pas un rêve effrayant...

— Mais je ne veux pas me montrer inexorable, poursuivit Honorine avec plus de douceur, vous avez un moyen d'échapper à la prison et de reconquérir une partie de votre fortune...

— Est-il possible ?... cria Gaston, l'œil illuminé d'espoir

— Oui, dit-elle, un moyen qui m'a été inspiré par mon bienfaiteur, par votre oncle lui-même à son lit de mort ; une pensée que j'ai comprise et accueillie avec reconnaissance, car elle répondait à mes propres sentimens, à tous mes souvenirs, aux traces ineffaçables laissées dans *mon esprit* par des années de deuil et d'amertume, par des tableaux de misère et d'oppression.

— Qu'est-ce donc, enfin ?... balbutia Gaston avec inquiétude.

Honorine reprit d'une voix émue :

— Monsieur de Varjèse, pendant cinq ans, il faut que vous soyez ouvrier...

Gaston fit un geste d'effroi et de surprise.

— Pendant cinq ans, répéta Honorine, vous serez ouvrier ; vous travaillerez dans un atelier de charpentier dont le maître m'est connu.... Au bout de ce temps, si votre conduite est noble et digne, et j'entends seule m'en faire juge... Si la régénération que je désire, que j'espère, est accomplie en vous, vous retrouverez votre fortune et vos jouissances ! Mais si vous refusez, si un travail rude et incessant vous épouvante, non sans raison... si vous choisissez la prison vous y resterez pendant cinq années, et en sortant, la misère hideuse vous attendra à la porte. Choisissez !

— Quoi ! s'écria Gaston en courbant la tête ; pendant cinq ans, travailler... travailler sans relâche, avec dégoût, avec horreur... les mains meurtries par des instrumens grossiers... sous un soleil de feu ou dans une atmosphère de glace !.. Après la rude journée, quitter ma chaîne, être libre quelques heures ; mais traîner avec peine mes membres endoloris et ne plus avoir de force et de pensée que pour le sommeil... Renoncer à toute grâce, à toute élégance, et me revêtir d'habits informes, repoussans, dont le contact répugnerait aux mains délicates d'une femme... Oh ! c'est horrible !

— C'est horrible ! dit Honorine, et c'est pourtant là le sort de millions d'êtres... et cela, non pas pour cinq ans, mais pour tous les jours de la vie ! Encore vous, au bout de cette épreuve, vous pouvez trouver la fortune et les plaisirs... Eux, ils ne peuvent guère espérer que le dénûment et la mort...

— Mais ces êtres, s'écria Gaston, ils n'ont pas, comme moi, l'image ironique du passé qui viendrait augmenter ma misère...

— En effet, dit amèrement Honorine, ils ne craignent pas ce pénible contraste ! Ils ne peuvent pas remonter dans leur existence à des jours d'opulence et de fête qui n'ont jamais lui pour eux !— Au surplus, vous réfléchirez au parti que vous avez à prendre : je vous laisse jusqu'à demain pour vous décider.

— Demain... sitôt ?...

— Si votre esprit et votre cœur étaient moins corrompus, dit Honorine avec colère, vous comprendriez le sens de cette leçon, et vous n'hésiterez pas ! Mais cessons cet entretien...

— Ainsi, reprit Gaston avec désespoir, vous êtes impitoyable !

— Je suis juste et meilleure pour vous que vous-même

— Cinq ans ! répéta Gaston.

— Mon bon Jean, dit Honorine en détournant la tête, reconduisez monsieur !

. . . . . .

Et Gaston sortit avec rage de cette maison, où il était entré riche, puissant... d'où il sortait misérable, esclave...

II.

Quelque temps après la scène précédente, on lisait dans un journal :

" Hier, un affreux accident, qui se reproduit sans cesse, vient encore d'affliger les amis des classes ouvrières. Un malheureux charpentier, travaillant sur un échafaudage, est tombé à la renverse sur le pavé. La mort a été instantanée."

Ce charpentier, c'était Gaston...

Soumis à la terrible alternative imposée par Honorine, il avait choisi la vie d'ouvrier... Il s'était résigné pour cinq ans au travail incessant du corps et à un dénûment homicide, à l'esclavage de l'esprit et au martyre de la chair, ces deux compagnons fidèles du pauvre ! Mais le sinistre cortége n'était pas encore complet... Le malheureux Gaston avait compté sans un troisième fléau qui vient fondre aussi sur le champ du travail et prend diverses formes pour abattre ses victimes :— La mort !

Honorine, en apprenant cette nouvelle, fut douloureusement affectée ; Elle avait espéré en la régénération de Gaston, et son désir était de lui rendre, avant le terme assigné, une partie de l'héritage...

Aujourd'hui, maîtresse d'une fortune immense, brillante de jeunesse et de beauté, Honorine mène une vie des plus modeste... Les pauvres pourraient expliquer ce mystère... Une telle conduite et les propos que son noble cœur lui inspire sur les misères et les crimes de la société, soulèvent dans le monde les bruits les plus contradictoires. Beaucoup disent avec ironie qu'elle est folle ; quelques-uns l'admirent et l'appellent une sainte...

HENRY BAISSAC.